

SUN, Yifeng (2021) : *Translational Spaces: Towards a Chinese-Western Convergence*. Londres/New York : Routledge, 195 p.

Etienne Lehoux-Jobin

Volume 67, numéro 3, décembre 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100483ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100483ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lehoux-Jobin, E. (2022). Compte rendu de [SUN, Yifeng (2021) : *Translational Spaces: Towards a Chinese-Western Convergence*. Londres/New York : Routledge, 195 p.] *Meta*, 67(3), 678-680. <https://doi.org/10.7202/1100483ar>

SUN, Yifeng (2021): *Translational Spaces: Towards a Chinese-Western Convergence*. Londres/New York: Routledge, 195 p.

Dans son ouvrage, Yifeng Sun décortique le vaste concept d'*espaces traductifs* (*translational spaces*) et l'objective par l'intermédiaire d'exemples tirés de la dyade «Chine-Occident». Au risque de simplifier à outrance, on pourrait situer l'auteur au carrefour des études culturelles, des études littéraires, de la «pensée postmoderne» et de la «philosophie continentale», ce qui se reflète autant dans le fond que dans la forme de ses textes. Bien que présenté comme une monographie, le livre se lit davantage comme une collection plus ou moins cohérente d'articles, notamment parce qu'au moins quatre des neuf chapitres qui le composent (2, 3, 6 et 8, voire également 5, 7 et 9) incorporent à divers degrés des contenus déjà publiés séparément (p. vi).

Dans l'introduction, Sun affirme que, «pour le dire simplement, la traduction est le résultat d'une reproduction dans un autre espace temporel» (p. 2, notre traduction¹), mais précise ensuite qu'une foule d'écueils mettent en péril cet idéal.

Le premier chapitre, «Translation and spaces», s'avère certainement le plus important d'entre tous, car il concerne précisément l'idée centrale de l'ouvrage: «Here the concept of space(s) is understood not only as the bridging of a gap or distance between two languages and cultures but, more importantly, as a tangible strategy to understand and disentangle exactly what happens to translation» (p. 10). D'ailleurs, selon Sun, le fait de «spatialiser» la traduction pourrait contribuer à sa valorisation et à son autonomisation.

Dans le deuxième chapitre, «Distance and temporality», l'auteur explore divers types de distances pertinentes pour la traduction (linguistique, culturelle, politique, esthétique, temporelle, etc.), sans oublier celle qui existe entre l'auteur d'un texte et le lectorat des traductions correspondantes, ou encore entre un texte et ses traductions. Toutefois, l'apport le plus novateur de Sun à la notion de *distance* est sans doute la dichotomie qu'il établit entre la *distance objective*, préexistante entre les langues-cultures et entravant la traductibilité, et la *distance artificielle*, créée et ajustée délibérément lors de l'acte traductif par les traducteurs à des fins de médiation ou d'intervention.

Le troisième chapitre, «Cosmopolitan space and transnational resistance», traite notamment des nuances entre *traduction cosmopolite* et *traduction culturelle* ainsi qu'entre *interculturalité* et *cross-culturalité*. Il y est également question de références culturelles, de (dé/re)contextualisation, d'hybridation, de traductibilité (et d'intraduisibilité) culturelle, de même que de nationalisme universitaire, tout cela dans le contexte chinois, par

rapport à l'Occident. À vrai dire, Sun aborde une foule d'autres thèmes en invoquant une multitude de concepts et d'exemples, mais les liens entre ces éléments ne sont pas toujours évidents. En somme, il s'agit d'un chapitre plutôt bigarré et difficile d'approche.

Dans le quatrième chapitre, «Translation and world literature», l'auteur s'intéresse au rôle que joue la traduction dans la circulation internationale de la littérature et offre une réflexion fouillée et nuancée sur les défis que pose l'intraduisibilité dans le cadre de cette entreprise. Sun s'attarde ici entre autres aux idées de *mistranslation* et de *failed translation*, de *perte* et de *gain*, d'*étrangéisation* et de *domestication*, ainsi que d'*authenticité* et de *reliability*... À l'instar du chapitre précédent, on a ici affaire à un texte à la fois dense et exigeant.

Le cinquième chapitre, «Spatial translatability», porte sur la traductibilité et ses limites, notamment celles attribuables à l'éternel problème de la recreation ou du transfert concomitant du sens et de la forme. Sun ouvre le chapitre par un tour d'horizon de la longue histoire de l'idée de *traductibilité* (et de celle d'*intraduisibilité*), puis construit sur le sujet un long exposé qui vaut le détour. Cependant, comme ailleurs dans l'ouvrage, les idées et les concepts sont tellement abondants qu'il se révèle ardu de saisir le cœur du propos de Sun, ce qui se concrétise paradoxalement entre autres dans l'extrait suivant: «Intelligibility is a precondition to comprehensibility, which in turn should also be a precondition to readability, all of which may create different dimensions of translatability» (p. 95). Plus loin dans le chapitre, Sun propose quelques exemples des limites de la traductibilité, dont un reposant sur le cas des termes employés en chinois pour décrire les liens familiaux.

Dans le sixième chapitre, «Multicultural contextual spaces», Sun aborde la question de l'interprétation (au sens «herméneutique» du terme) dans le cadre de la traduction, notamment à travers le prisme des tensions entre l'intention auctoriale et l'intention traductoirelle. Bien qu'épousant globalement les vues du poststructuralisme, Sun remet ici en question l'opportunité absolue de l'idée de la «mort de l'auteur» pour la traduction, sans toutefois nommer celle-ci explicitement. Du reste, il est question, entre autres sujets, de décodage et de réécriture, des politiques culturelles de traduction en Chine et de la place de l'idéologie dans l'interprétation.

Le septième chapitre, «Spatial trajectories of "back" translation», concerne le cas très précis des allers-retours culturels et linguistiques entre la Chine et les États-Unis dans le domaine littéraire. Il s'agit en fait essentiellement de voir comment les auteurs sino-états-uniens combinent les cultures

chinoise et états-unienne dans leurs œuvres puis comment certaines de celles-ci sont traduites en chinois, dans une séquence complexe de traduction culturelle, de traduction linguistique et de rétro-traduction à la fois culturelle et linguistique. Du même souffle, Sun retrace l'histoire de la littérature sino-états-unienne et le parcours de plusieurs des œuvres qui s'y inscrivent, non sans exposer au passage moult maladroitures de traduction. Il s'agit ici d'un très beau texte, bien ancré dans le concret.

Dans le huitième chapitre, «Deconstruction and translation research», l'auteur cherche à remettre les pendules à l'heure quant au véritable discours de Derrida sur la déconstruction de même qu'à propos de la pertinence de cette approche pour la traduction. Les concepts d'*équivalence* et de *sens* font rapidement leur apparition et, pour l'auteur, «c'est précisément la nature dynamique et plurielle du sens qui confirme la nécessité de la traduction» (p. 154, notre traduction²). Comme à son habitude, Sun touche un peu à tout au fil du chapitre, notamment à la traduction du point de vue des signifiants et des signifiés, mais, en résumé, c'est fondamentalement un plaidoyer en faveur de l'utilité de la déconstruction pour la traduction qui est présenté ici.

Le neuvième et dernier chapitre, «Empowering translation», nous ramène en quelque sorte au premier, car l'objectif ici est également de «renforcer» la traduction, cette fois en la considérant comme une véritable activité primaire. Sun aborde notamment le problème philosophique de l'impossibilité de la traduction, la notion de *transformation* en traduction, la traduction comme pratique maintenant transculturelle, les concepts de *refonte*, de *recréation*, de *réécriture*, d'*imitation*, d'*adaptation*, etc., et la poétique de la traduction. Ce dernier chapitre, à l'image de la plupart des précédents, se révèle très hétéroclite et, de ce fait, il s'avère difficile d'en faire ressortir les grandes lignes de manière convaincante.

Vers la fin de la conclusion de l'ouvrage, on trouve la phrase suivante, qui pourrait synthétiser la thèse de Sun : «Transcultural spaces are keenly needed for empowered and effective translation to be produced, on the strength of which a Chinese-Western convergence can be achieved through genuine cross-cultural dialogue and understanding» (p. 188). À chacun d'en tirer ses conclusions, mais nous ne pouvons qu'y voir une affirmation assez creuse, ce qui représente d'ailleurs, à notre avis, l'un des problèmes chroniques du livre.

L'ouvrage souffre effectivement selon nous de plusieurs faiblesses, la plus manifeste d'entre elles étant que le concept d'*espaces traductifs* ne parvient hélas pas à jouer son rôle de fil conducteur. Toutefois, à nos yeux, le défaut le plus important du livre réside dans son opacité. Pour nous, l'autre

grand problème de l'ouvrage se résume par le proverbe «qui trop embrasse mal étreint». La redondance constitue également une source d'irritation qui finit par perturber la lecture; on trouve en effet de nombreux passages répétés presque à l'identique au fil de l'ouvrage (p. ex. : «However, by and large, a bad reader can barely be a good translator, although there is no guarantee that a good reader will make a good translator», p. 15 et «However, it can be observed that a bad reader cannot be a good translator, although there is no guarantee that a good reader will make a good translator», p. 172). Sun multiplie également les remarques à connotation prescriptive comme s'il s'agissait de vérités pures et simples, par exemple : «Formal features of the original need to be reflected to an acceptable degree in translation [...]» (p. 4). Or, la question de la «reproduction» de la forme, loin d'être universelle et absolue, ne dépend-elle pas en réalité de nombreux paramètres parmi lesquels le type de texte, le mandat de traduction et la vision de la personne qui traduit? Dans la même veine, l'emploi de tournures passives impersonnelles (p. ex. : «[...] translation is seen as characteristic of being governed by different types and variables of distance [...]», p. 2) se révèle très fréquent, ce qui nous amène à nous demander qui au juste se trouve derrière toutes ces impressions présentées comme des faits. En outre, certains éléments plus ponctuels nous ont également agacé, par exemple ce qui semble la minimisation par Sun des difficultés pouvant survenir pendant la phase onomasiologique du processus traductif (p. ex. : «[...] if something is interpretable, it is translatable», p. 5, 91, 98; «[...] if meaning is univocal, it is straightforwardly translatable», p. 156). Enfin, bien que l'auteur se réclame de la notion d'*espace*, on ne trouve que très peu de références aux travaux marquants sur la question en traductologie (voir Simon 2018a; 2018b pour un tour d'horizon du concept).

En contrepartie, nous avons relevé bon nombre de passages que nous avons trouvés fort rafraichissants en ce qu'ils nous semblent remettre en question des idées reçues ou aborder certains «tabous» en traductologie. À titre d'exemple, Sun soutient que la traductibilité ne peut pas être tenue pour acquise sachant que la traduction s'inscrit dans une lutte perpétuelle contre l'intraduisibilité (p. 11), qu'il y a toujours une perte en traduction (p. 97), que les structures des langues influent sur le contenu transféré par la traduction (p. 112) et que tout en traduction ne relève pas forcément de l'idéologie (p. 182). Par ailleurs, si nous croyons que Sun ne s'exprime pas toujours clairement, nous devons néanmoins reconnaître l'élégance de sa plume comme la richesse de son vocabulaire. En dernière analyse et en toute franchise, il nous faut

admettre que nous ne faisons pas nécessairement partie du public « naturel » de son ouvrage.

En conclusion, bien que nous ne puissions pas recommander la lecture de *Translational Spaces* à l'ensemble du lectorat traductologique, il demeure que Sun y offre des réflexions à la fois riches et originales sur un grand nombre de thèmes aussi incontournables qu'intemporels, et ce, toujours sous le rapport unique des relations sino-occidentales. Les personnes qui s'intéressent à ces grandes questions comme à la place du monde chinois dans l'univers traductif et traductologique gagneraient donc à jeter un œil à l'ouvrage, mais insistons sur le fait que celui-ci ne s'adresse vraiment qu'à celles et ceux qui ont déjà leurs repères dans les « espaces » accidentés qu'arpeute Sun.

ETIENNE LEHOUX-JOBIN
Université de Montréal, Montréal, Canada

NOTES

1. Simply put, translation is the result of reproduction in another temporal space.
2. It is precisely the dynamic and pluralistic nature of meaning that confirms the need for translation.

RÉFÉRENCES

- SIMON, Sherry (2018a): Space. In: Sue-Ann HARDING et Ovidi CARBONELL CORTÉS, dir. *The Routledge Handbook of Translation and Culture*. Londres/New York: Routledge, 97-111.
- SIMON, Sherry (2018b): Translation zones/spaces. In: Lieven D'HULST et Yves GAMBIER, dir. *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, concepts, effects*. Amsterdam/Philadelphie: John Benjamins, 331-336.

CHALVIN, Antoine, MULLER, Jean-Léon, TALVISTE, Katre et VRINAT-NIKOLOV, Marie, dir. (2019): *Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 434 p.

Dans ce qui suit, je présenterai les intentions des auteurs, la façon dont ils les mettent à exécution et les résultats obtenus, pour me permettre, par la suite, d'offrir une vision personnelle de la façon de présenter les thèmes, en prenant le roumain comme exemple.

Les auteurs se proposent de montrer le rôle joué par la traduction dans la naissance des littératures en « Europe Médiane », une aire culturelle qui est caractérisée par un certain nombre de traits communs, justifiant d'une étude commune, au cours de laquelle la traduction se révèle être « le ferment d'une culture et d'une identité européennes communes » (p. 7).

Ce n'est pas la première fois qu'on est frappé par la similitude des traits culturels et linguistiques qui caractérisent ce que Sandfeld (1930) a appelé « union linguistique balkanique ». Cette fois cependant, l'ouvrage traite d'un nombre de langues bien plus étendu¹, examinées sous l'angle des zones d'influence que représentaient, d'une part, l'Europe occidentale, d'autre part, la Russie. De même, le champ d'investigation est élargi aux différents aspects de l'action traduisante, dépassant l'influence directe des œuvres traduites, pour thématiser également le rôle de la traduction dans l'introduction de nouveaux genres littéraires et pour montrer l'évolution du statut du traducteur dans la société à travers les siècles: dans les premiers temps, il n'était pas professionnel, mais homme d'Église, puis homme de lettres (avec souvent une visée politique), pour ensuite se professionnaliser avec une tendance à la féminisation croissante de la profession. On remarque aussi l'évolution de la langue vulgaire, accessible à un public de plus en plus large avec la création d'écoles en langues nationales et la création de journaux susceptibles d'offrir un support facilement accessible aux traductions de romans-feuilletons. Les auteurs nous montrent comment le flux de traductions, allant de façon privilégiée de l'Europe occidentale vers l'Europe médiane, a contribué à la création d'une identité européenne.

Outre cette influence directe, exercée par certaines œuvres, et l'introduction de nouveaux genres littéraires, on peut également observer le rôle joué par les traductions dans la constitution et le développement des différentes langues cibles de l'Europe médiane. Ceci vaut de façon exemplaire pour la Roumanie avec le passage de l'alphabet cyrillique au latin, ainsi qu'avec le renouvellement latinisant du vocabulaire face aux vellétés de mainmise politique de la Russie après le traité d'Andrinople.

Si les auteurs (à mon sens) n'ont pas su suffisamment tirer profit de l'exemple convaincant du rôle joué par la traduction dans la constitution d'une identité nationale, de couleur européenne, fourni par la Roumanie, ils ont, par contre, attiré l'attention sur un autre exemple frappant, tel que nous le trouvons en Estonie. L'impératif auquel obéissaient tous ces efforts linguistiques était le besoin d'unification face aux particularismes locaux, qui, en Estonie, pouvait aller jusqu'à traiter la langue nationale comme étant « corrompue » lorsqu'elle ne correspondait pas aux normes de la langue écrite. Ces textes faisaient incontestablement figure d'autorité suprême, de même que les textes des cantiques, qui, ne l'oublions pas, sont partie intégrante de base dans le déroulement du culte. Pour l'estonien, cette mainmise sur la langue estonienne au profit d'une norme écrite, sous l'influence de l'allemand et par le biais de la